

*l'aspect* qui anime la salle d'asile et qu'il importe de répandre dans toutes les écoles.

Pestalozzi a appliqué d'abord l'intuition à l'étude des formes et des nombres, et c'est ce qui a fait regarder son enseignement comme mathématique avant tout. Mais sa pensée constante a été d'étendre le principe à toutes les branches d'instruction, notamment à l'étude du langage, et c'est en visitant Yverdon, en 1803, que le P. Girard a conçu le plan de son enseignement de la langue maternelle.

Par l'intuition des formes, l'enfant apprend à dessiner, à mesurer et à écrire. On l'exerce d'abord à bien voir, à bien apprécier la ligne droite dans ses différentes positions, les angles dans leurs diverses grandeurs, les figures les plus simples ; il parvient ensuite à les tracer exactement sur l'ardoise. Ces exercices forment son coup d'œil et sa main et le préparent à l'écriture. Le carré et le rectangle sont employés avec avantage comme cadres de toutes les figures régulières et comme moyens de rendre compte du calcul des fractions et de la mesure des surfaces. C'est là que Frœbel a puisé l'idée de sa méthode de dessin sur papier quadrillé et celle de son jeu du cube.

Pour donner l'intuition des nombres, Pestalozzi représente toujours chaque unité par un trait au tableau noir ou par un petit objet, bille, petit caillou ou bûchette ; puis il fait réunir, retrancher, multiplier et diviser les nombres jusqu'à cent. Quand plus tard l'enfant opère de tête, il a une connaissance précise des nombres et des opérations et cesse de les considérer comme des mots vides de sens. Pour l'amener aux fractions, Pestalozzi lui présente des carrés dont les uns sont entiers et les autres divisés par bandes horizontales en deux, trois, et jusqu'à dix parties égales. Il l'exerce à compter ces parties de l'unité, à les comparer les unes aux autres, le quart à la moitié, le sixième au tiers, etc., et à en former des entiers. Puis il opère la division des bandes horizontales dans le sens vertical, et forme d'autres subdivisions jusqu'aux centièmes ; ainsi il rend sensible la réduction des fractions au même dénominateur. Toujours l'observation et le jugement de l'enfant sont mis en jeu, et on le conduit à trouver de lui-même ce que le maître veut lui enseigner.

Ce qui avait surtout frappé Pestalozzi, c'était la nécessité de substituer à l'étude des mots celle des choses, afin de rectifier les idées.

Pestalozzi, après avoir exercé l'enfant à parler sur les impressions résultant de la vue et comme du contact des objets sensibles, voulait aussi l'exercer à parler sur ses impressions morales. Les travaux auxquels il se livra sur les exercices de langage ont été malheureusement perdus, et nous avons sur cette partie de sa méthode des directions moins précises que pour les deux parties précédentes. Les idées qu'il a jetées là et là sur ce sujet nous montrent qu'il voulait rechercher dans les mots le développement successif des sentiments que l'enfant éprouve dans ses premiers rapports avec sa mère : l'amour, la confiance et la reconnaissance. Ces sentiments se portent ensuite vers Dieu, que sa mère lui apprend à prier et à connaître, et de là naissent toutes les vertus morales.

Le passage suivant de son *Chant du Cygne* contient des pensées aussi justes qu'élevées sur le caractère que doit avoir l'enseignement de la langue :

« La parole procède de la vie, et elle est pour la vie ; c'est pourquoi son développement varie selon les divers états sociaux des familles. Les moyens d'enseignement et d'exercice doivent donc varier aussi, pour se proportionner aux besoins et aux ressources de la vie terrestre. Mais il est pour nous des besoins qui exigent un développement de la parole beaucoup plus étendu et plus relevé : l'homme ne vit pas de pain seulement ; chaque enfant a

besoin de savoir prier Dieu en toute simplicité, mais avec amour et avec foi. Ce besoin est un privilège qui relève les plus humbles et qui les développe, moralement d'abord, puis aussi intellectuellement, par le langage et par la pensée.

Quand le pouvoir de parler ne procède pas de la vie même, il ne développe pas les forces de l'esprit ; il ne produit alors qu'un bavardage superficiel. C'est là un mal dont souffrent maintenant toutes les classes de la société, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus opulentes.

« Le pouvoir d'intuition et le pouvoir de penser sont séparés par un abîme tant qu'ils ne sont pas unis par un pouvoir intermédiaire, le pouvoir de parler.

« De même que l'enfant ne doit parler que de ce qu'il a lui-même éprouvé, de même il ne doit et il ne peut examiner sa pensée que lorsqu'il l'a lui-même exprimée nettement par le langage. La grammaire est un exercice du pouvoir de penser, une étude philosophique de la pensée même, aussi bien que de la forme du langage qui l'exprime. Il faut d'abord que cette forme soit parfaitement acquise à l'enfant ; alors seulement il peut l'examiner, l'étudier, apprendre des langues étrangères, puis des langues mortes.

On ne saurait accuser une telle méthode de matérialisme ni la confondre avec celle de Rousseau, sans fermer les yeux à l'évidence et laisser voir de regrettables préventions. Mme de Staël l'a jugée avec sa hauteur de vues habituelle : « La méthode de Pestalozzi, comme tout ce qui est vraiment bon, n'est pas une découverte entièrement nouvelle, mais une application éclairée et persévérante de vérités déjà connues. La patience, l'observation et l'étude philosophique des procédés de l'esprit humain lui ont fait connaître ce qu'il y a d'élémentaire dans les pensées, et de successif dans leur développement ; et il a poussé plus loin qu'un autre la théorie et la pratique de la gradation dans l'enseignement. C'est bien fait de réunir autant qu'il est possible la précision de l'enseignement à la vivacité des impressions, si l'on veut se rendre maître de l'esprit humain tout entier, car ce n'est pas la profondeur même de la science, mais l'obscurité dans la manière de la présenter qui seule peut empêcher les enfants de la saisir ; ils comprennent tout de degré en degré ; l'essentiel est de mesurer les progrès sur la marche de la raison dans l'enfance. Cette marche lente, mais sûre, conduit aussi loin qu'il est possible, dès qu'on s'astreint à ne la jamais hâter. »

Pestalozzi avait essayé d'indiquer en détail ses premiers procédés d'initiation dans le *Libre des Mères*, qui parut en 1803, mais cet ouvrage n'eut aucun succès. On en trouve la raison dans l'impossibilité de réduire en formules des leçons qui doivent procéder du cœur et de l'intelligence de l'éducateur en même temps qu'elles doivent être calculées sur la portée d'esprit des élèves. Ici tout dépend de l'initiative du maître et rien ne saurait être invariablement fixé ; ce qui serait utile pour certains élèves deviendrait banal pour d'autres plus développés.

Malgré son véritable génie éducatif, Pestalozzi ne sut pas organiser sa méthode, et donner à l'institut d'Yverdon une marche régulière. Il manquait de ce qui fait la prospérité de toute entreprise humaine, l'esprit d'ordre et de fermeté. Tout entier aux impressions du moment, il se laissait facilement dominer par une idée ou par un homme, et perdait de vue tout le reste. Il fut séduit par les résultats remarquables qu'avait sa méthode pour l'enseignement des mathématiques, et s'abandonna trop à l'esprit calculateur et égoïste de Schmid. Préoccupé surtout de rompre avec les habitudes routinières et le mécanisme qui régnait alors dans l'enseignement, il négligea l'instruction proprement dite pour s'occuper du